La construction voyageuse

Autor(en): **Reynes, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **57 (1999)**

Heft 4: **Mise en scène de la vie urbaine**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-140855

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA CONSTRUCTION VOYAGEUSE

Laurent REYNES
Sculpteur, Professeur
Strasbourg

Il était une fois ... *une petite construction qui s'ennuyait dans son environnement. Elle ne se sentait pas à sa place. Ses proportions ne lui convenaient pas ou tout au moins n'étaient-elles pas adaptées à ce qui l'environnait. Ses matériaux, s'ils avaient eu l'air de surprendre par leur soi-disant nouveauté lors de sa mise en place, devenaient désuets avec le temps et en total désaccord avec le paysage. Tout lui laissait penser qu'elle était une sorte d'erreur, qu'ici tout était morne et qu'elle devait aller voir ailleurs. Un matin, elle prit la décision énergique de relever ses fondations, d'enjamber la clôture ridicule qui l'emprisonnait, afin de voir s'il était possible de les planter ailleurs. Elle voulait un autre environnement, un autre paysage, en bref un autre monde. Le sien était décidément trop terne. Elle détala alors comme une éperdue, elle-même surprise de sa décision, fuyant comme une voleuse, de peur d'être prise par on ne sait quel représentant de la loi, ou de l'ordre, comme il peut en surgir en dehors des sentiers battus. Sa fuite fut longue. Elle faillit y perdre la vie : elle s'essoufflait et se perdait, se disloquait en cours de route. Une construction démontable voyageuse est très vulnérable, surtout lorsqu'elle est en déplacement. Enfin elle arriva vers les espaces qu'elle avait tant désirés.*

Le ciel y était immense, l'horizon infini. Le vent insufflait une cadence joyeuse aux gros nuages blancs qui s'amusaient du soleil resplendissant. Ce soleil inondait les lieux de couleurs chatoyantes, caressant toutes les parties du paysage, chaque bois, chaque rocher, chaque brin d'herbe et chaque pierre du mieux qu'il pouvait pour que tous révèlent leurs teintes les plus luxueuses. Le soleil plongeait dans le ciel à toute heure du jour, changeant sans arrêt de l'aube au crépuscule passant des flamboiements sauvages aux nuances les plus subtiles et diffuses.

La construction se sentit donc apaisée. Elle creusa son trou et y enfouit ses fondations. Elle voulait profiter quelques temps de cet endroit, s'y installer pour

réfléchir, méditer, pour mieux se comprendre et cerner son statut difficile de construction mouvante. Elle se configura dans sa forme la plus hiératique. Elle tenta de passer systématiquement en revue ses désirs, ses envies, ses pulsions, ses joies et ses peines. Elle essaya d'abord de faire le constat de son physique. Difficile ... car elle changeait selon les lieux qu'elle occupait, variait de forme et de matériaux. Oh, pas de gros chamboulements ! Mais suffisamment pour rendre les pistes de réflexion un peu plus sinueuses. Plus elle essaya de se concentrer et moins elle y parvenait. Elle resta longtemps ainsi repliée et renfermée sur elle-même. Elle finit par se dire qu'il était impossible de constater quoi que ce soit tant qu'elle n'avait pas assez de données.

Elle releva ses fondations et décida de partir droit devant elle, d'ouvrir grand ses sens en essayant de ne pas succomber à l'envie de s'installer dans le premier endroit venu, car la beauté est partout, mais d'en essayer le plus possible. Les paysages les plus divers, des plus simples aux plus complexes, des plus beaux aux plus repoussants, des plus calmes aux plus bruyants, des plus sauvages aux plus agricoles, tous furent testés et appréciés avec plus ou moins de bonheur. Certains auraient pu convenir pour des séjours plus longs mais la Construction ne voulait pas s'y assoupir ni tomber dans la routine. Certains séjours auraient pu être plus courts, mais elle sentait la fatigue et avait besoin du repos. Elle s'était fait mettre dehors de certains endroits car il fallait une autorisation ... Elle se déplaçait et découvrait, se découvrait. Elle se posa dans des plaines, larges et très ouvertes, dans des vallées rocheuses et encaissées, au pied de collines bien rondes, dans de sombres forêts de conifères à l'abri du vent, en haut de pitons rocheux inaccessibles, surplombant des claires rivières, dans de grandes futaies où ses piliers répondaient aux gros troncs d'arbres, en bord de mer sur du sable doux et chaud, en altitude près de puissants glaciers jouant des contrastes de ses formes régulières avec les courbes de la glace.

C'est à trois mille mètres d'altitude, sur un sommet grandiose, après avoir fait d'inqualifiables efforts pour déplacer son propre corps constitué de blocs relativement imposants, qu'une nouvelle envie apparut, une envie tout aussi farfelue que ce qu'elle pouvait être elle-même, l'envie d'aller encore plus loin, l'envie de voir le monde, tout le monde, de l'approcher dans sa totalité et pouvoir jouer avec lui, sous tous ses aspects. De l'état de vagabonde, elle passait à celui de voyageuse.

Il fallait se préparer à de longs voyages, trouver des chemins et s'orienter sur cette énorme boule bleue, pourtant si petite dans l'univers. La construction

commençait à prendre conscience d'elle-même au regard de ce qui l'entourait en dépassant l'aspect visuel des choses ; elle commençait à se sentir comme une chose mentale, relevant plus de l'esprit que de la matière. Elle était ELLE, UNE ... construction, architecture, objet, connaissance, repère entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Elle prenait peu à peu conscience de sa force, par sa capacité de mouvement, de changement et de transformation. Elle pouvait être tout à tour de pierre, de bois, de terre, de fer ... être ici et là, mesurer trois millimètres ou trois kilomètres de haut.

Le choix du premier grand voyage porta sur un paysage dont la force et la grandeur se voulaient sans pareille, extrême afin de mettre à l'épreuve ses capacités de résistance. Ce fut le désert, le grand désert, la mer de sable, brûlante et jaune, celle de Saint-Exupéry. Les préparatifs furent longs et méticuleux. Le matériel, les matériaux furent examinés avec soin. Elle essaya diverses possibilités et s'arrêta sur deux d'entre elles : la terre et le bois. L'un parce qu'il pouvait se fondre avec le lieu et même être issu de lui directement, l'autre parce qu'il était complètement exotique et introuvable dans un tel milieu et donc anachronique comme la construction pouvait l'être elle-même. Ces deux solutions lui convenaient, elles étaient en contradiction a priori, mais laissaient le champ libre à l'improvisation sur place, chose très rare, voire impossible, en construction traditionnelle où tout doit être réglé, planifié et surtout figé par avance.

Elle partit cette fois-ci avec un but précis. Sur place, elle essaya les deux solutions et elle s'avérèrent aussi concluantes l'une que l'autre. Dans l'une, la Construction faisait partie du pays, comme les maisons qu'elle avait croisées sur sa route à la lisière du désert ou dans les oasis. Il lui semblait qu'elle-même était issue du sol et qu'il était soulevé et ordonné en elle à l'endroit choisi sur une grande vague de sable, une dune ronde et douce, légère et souple comme du pollen de fleur, frappé par un soleil d'or et un vent à la senteur de terre. Dans l'autre, elle était totalement détachée du milieu. Le végétal est exotique dans le désert, et ces gros blocs de bois, jeu de cubes de géant, n'avaient rien à voir avec ce pays. Elle pensait être quelque chose d'extra-terrestre et ce sentiment lui convenait également à merveille. Le bleu du ciel et le jaune du sol étaient les deux seules couleurs. Le paysage devenait une abstraction comme l'était la construction. Elle ne rencontra pas âme qui vive, seuls quelques cairns, repères séculaires, primitifs. Elle se sentait très proche d'eux ; ils étaient de la même famille, sobres, purs, bruts, aimant la solitude, posés comme repères en un endroit bien précis. Ce qui surprit la construction, c'est la différence d'âge d'un cairn à l'autre ; sous un même aspect, l'un était là depuis la nuit des temps, alors qu'un autre n'existait

que depuis quelques mois. Pourtant tous étaient là, liés par un réseau de lignes invisibles pour qui ne sait pas les voir, mais bien existantes et utiles, ramenant à une réalité pragmatique ce paysage pourtant irréel.

Après un séjour de quelques années dans divers endroits du désert dont elle n'imaginait pas la variété auparavant, après s'être confrontée aux morsures du soleil et aux aiguilles de la pluie de sable, la Construction imagina de changer d'environnement chromatique. Elle se mit à songer maintenant aux couleurs froides et aux ambiances presque incolores des contrées des antipodes, des paysages nordiques du dos du monde, de la blancheur intemporelle et suspendue des pays de la banquise. Les ambiances seraient par certains côtés similaires au désert jaune. Seule différence : là-bas ce serait blanc. Il s'averra même que le ciel pouvait être blanc comme le sol ; la construction apparut alors comme suspendue dans l'espace, en lévitation dans une irréalité totale où elle se sentit en parfaite harmonie, détachée de presque tous ses liens matériels et même terrestres. Elle eut la même démarche que dans le désert pour ce qui était des matériaux. La solution du bois était toujours d'actualité pour les mêmes raisons, la solution de la glace fut adoptée comme matériau autochtone. Ce matériau lui révéla une richesse insoupçonnée. Elle avait l'impression d'être un bâtiment de lumière dans lequel le paysage se reflétait et la traversait ; elle se découpait sur son environnement uniquement par les lignes d'arêtes en étant quand même pleine, constituée d'un matériau lourd, dur et solide mais qui pourtant allait disparaître en retournant à l'état liquide à la belle saison.

En s'installant sur la banquise, la Construction fut folle de joie à l'idée d'être sur un terrain mouvant. Par sa dérive naturelle sur l'océan glacial, la banquise devenait un formidable moyen de locomotion : la construction n'avait plus à se déplacer, du moins pas par ses propres efforts. Le mouvement en spirale allait l'amener progressivement en périphérie de la banquise. De là elle se détacherait et continuerait son périple sur un petit iceberg jusqu'à devenir liquide lorsque elle aborderait des eaux plus chaudes.

Elle n'avait jamais été aussi proche de son essence. Rien auparavant ne lui avait suggéré un état aussi proche de son immatérialité. La matière se transformait, la lumière traversait son corps d'une épaisseur colossale, la couleur – ou l'»incouleur» - la laissait suspendue dans l'espace. L'émotion était à son comble. Jamais un environnement ne lui avait autant apporté, jamais elle ne s'était sentie tellement en osmose avec un paysage. Elle resta longtemps au Nord, savourant les blizzards qui la crépissaient de neige dense, les aurores boréales qui l'éclairaient de leurs nuages longs et paresseux, les parélies où plusieurs soleils

brouillaient les pistes et faisaient une ronde enfantine autour d'elle, les nuits et sa voûte profondément étoilée, le jour où la lumière ne finit jamais ...

Pourtant elle ne voulait pas rester dans ces lieux paradisiaques, d'autres ambiances l'attendaient. Une particulièrement. Une Construction doit aller au pays des constructions. Et le paysage des constructions, c'est la ville. Elle n'avait jamais encore osé s'y confronter par peur, par anxiété, par modestie aussi, par désir de ne pas être coulée dans le moule traditionnel de la construction en général. Mais sa curiosité l'emporta. Elle décida donc de quitter les lieux magiques du grand Nord pour découvrir ou redécouvrir la ville. Elle avait entendu parler d'une agglomération de constructions où les bâtisseurs avaient réussi un heureux mélange de nature et de ville.



Photo : Karl Fiedrich Strasse, Karlsruhe. 26.09.1996.

Elle se fit d'abord toute petite, vivant au fond des impasses, ne faisant que des apparitions rapides et discrètes, souvent nocturnes, quand tout dort. Puis elle prit de l'assurance et entama une série de courts séjours diurnes toujours dans des lieux peu fréquentés, en tissu urbain distendu. Elle commença à se trouver des similitudes avec certains bâtiments installés ici et là dans divers quartiers.

- *«Tu devrais maintenant tenter une installation plus franche et plus visible au centre ville», lui suggéra l'une d'entres elles avec laquelle les liens étaient amicaux.*

Elle hésita longtemps et finit par se lançer. Elle choisit l'axe nord-sud de la ville, à l'en-

trée de la place centrale, une place carrée bordée de bâtiments publics classiques en fort bon état. En son centre, s'élevait une fontaine aux formes très pures, relativement imposante, taillée dans une pierre du pays. C'était également une place qui servait régulièrement de lieu de marché. La Construction décida de se faire d'abord très petite, à échelle des cairns qu'elle avait vus dans le désert, et de modifier progressivement sa taille, en grandissant régulièrement et très lentement, afin que l'on s'habituât progressivement à elle en la remarquant le moins possible. C'est ce qui se passa durant un temps. Elle grandissait insensiblement, tranquillement, jusqu'au jour où elle dépassa les toits des bâtiments publics en formant une porte sous laquelle se faisait tout le mouvement de la ville. Les constructions voisines se firent alors entendre haut et fort.

- *«Comment ? Que faites-vous ici ? Savez-vous que vous êtes sur notre territoire, que vous devez enfouir vos fondations ? Si vous ne partez pas immédiatement, nous vous ferons démolir sans préavis.»*

Voilà qui était clair ; les grosses et belles constructions étaient chez elles et n'étaient décidément pas prêtes à ce qu'une étrangère vienne leur ravir la suprématie. Elle décida de ne pas rivaliser, de laisser croire aux autres à leur supériorité, mais ne démissionna pas pour autant. Elle adopta une autre stratégie. Elle avait la possibilité de s'automultiplier à l'infini, chose qu'elle n'avait jamais tentée auparavant, car elle n'en avait pas éprouvé le besoin. Elle s'installa donc partout en ville sous sa forme habituelle, investissant les trottoirs, les rues, les avenues, les places, les jardins d'enfants, les parkings souterrains, les parcs etc., si bien que tout le monde finissait par la reconnaître et l'utiliser comme jeu, banc, borne, table, porte ... Selon sa taille qui dépassait de peu l'échelle humaine, elle était assignée à telle ou telle fonction, ce qui était loin de ses préoccupations premières, mais elle y prenait goût et essayait de faire son possible pour être utilisée par les habitants. Les autres constructions regardèrent tout cela d'un air amusé d'abord. Mais plus le temps passait, plus la petite construction (qui était devenue les petites constructions) prenait de l'importance et faisait de l'ombre aux doyennes. Elles recommencèrent leurs menaces, mais cette fois-ci la petite construction ne se laissa pas faire : elle était maintenant plus forte et avait l'appui des habitants de la ville. C'était par elle qu'ils trouvaient une dimension poétique à leur ville ; elle en était devenue le symbole. Elle décida d'affirmer plus vivement sa présence en se plantant et en enfouissant ses fondations dans sa forme la plus colossale qui soit. Chaque entrée de ville eue alors une porte constituée de sept blocs de pierre ou de bois ou de fer selon les sites, enjambant les grandes avenues.

La construction était maintenant installée dans la ville un peu partout sous des formes multiples, fonctionnelles ou pas. Elle découvrait de nouveaux aspects de ses possibilités et commençait à se sentir à son aise. Un peu trop peut-être. Elle se mit à rêver à de nouvelles manières de construire. Ainsi dans les pays de grand vent, elle s'édifierait en nuages, dans les pays aux sols instables, elle se poserait dans les arbres ; dans d'autres régions du monde, elle deviendrait noctambule, présente la nuit, disparaissant le jour ; elle envisageait également de s'engloutir momentanément au fond de l'océan. Et pourquoi ne pas aller sur d'autres planètes qui voudraient bien l'accueillir, et découvrir de nouveaux horizons ? Peut-être était-elle en train de comprendre que ce qu'elle cherchait était infini et qu'elle-même faisait partie de cette «infinitude» ? Que chaque question posée pouvait avoir une question en guise de réponse et que le jour où elle aurait trouvé une réponse définitive, elle n'aurait elle-même, la Construction Voyageuse, plus aucune raison d'exister.